

Je tiens à souligner que je n'ai fondamentalement aucune objection – en principe du moins – à cette attitude générale et que je me réserve le droit de m'offusquer si on me dit plus tard dans la soirée que je suis attaché à un réalisme brut et sans cœur. Le Canada est un pays incroyablement privilégié. Il a la chance que le cours de son histoire ait été relativement favorable (bien que l'on puisse comprendre que les Premières nations pensent autrement); il a la chance d'être doté d'énormes richesses, de jouir d'une situation géographique aussi sécuritaire qu'il se peut sur cette planète technologisée et, malgré ce que nous disons et entendons souvent dans les débats politiques quotidiens, de posséder un système enviable d'institutions gouvernementales, de normes et de pratiques qui ensemble assurent la prestation de services publics de grande qualité de façon suffisamment responsable. N'étant pas astreints – sauf dans nos relations avec les États-Unis – à des impératifs de politique étrangère persistants, urgents et vitaux, nous sommes exceptionnellement bien placés pour satisfaire notre désir tout à fait humain de faire du bien dans le monde et d'en tirer satisfaction. Étant donné les avantages extraordinaires dont nous jouissons, si NOUS n'essayons pas, il est difficile d'imaginer quelle société le fera – hormis peut-être la Scandinavie et l'Australasie. Et à quel espoir vague pourrions-nous nous accrocher pour entretenir notre foi dans le progrès et dans la possibilité d'améliorer le monde grâce à une action collective orchestrée au niveau des politiques gouvernementales? Nous sommes fondamentalement occidentaux. Nous pouvons accepter (comme Margaret Atwood prétend que notre littérature le fait) que le destin pèse sans cesse sur nous d'une main influente et parfois pesante. À cet égard, nous sommes peut-être un peu plus comme les Européens et un peu moins comme les Américains. Mais nous sommes également convaincus que, parmi les forces à l'œuvre dans l'histoire, il y a au moins une petite place pour les actes d'inspiration humanitaire et que, pour être authentiques, il faut en tirer parti de manière constructive. De plus, les sciences sociales – le legs intellectuel du Siècle des lumières – entretiennent l'espoir quant à nos moyens réels d'intervention, quant à l'existence de variables sur lesquelles nous pouvons agir pour promouvoir des changements bénéfiques.

Donc, je ne vois – en principe – aucun inconvénient à l'impulsion méthodiste et à notre souhait d'améliorer la vie de nos semblables moins fortunés à l'étranger. Essentiellement, et en dépit des réalistes irréductibles, je pense que cette impulsion serait mieux défendue pour des motifs de convenances (en faveur desquels il existe des arguments utilitaires d'une